





François Maspero

# Le Temps des Italiens

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

© Éditions du Seuil, janvier 1994, pour *Le Temps des Italiens*

ISBN 978-2-02-106561-9

© Éditions du Seuil, novembre 2013

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

*Cet ouvrage a été numérisé en partenariat avec le Centre National du Livre*

Avec le soutien du



[www.centrenationaldulivre.fr](http://www.centrenationaldulivre.fr)



# I

... *a questa tanto picciola vigilia*

... à cette veille si petite

Dante, *Inferno*, XXVI



C'est en octobre 1942, peu de temps après la rentrée des classes de son pensionnat, que Lise apprit la mort de son père, une nouvelle depuis longtemps annoncée et qui arrivait enfin pour de bon juste le jour où elle venait de fêter son douzième anniversaire. Son père n'était plus seulement considéré comme disparu, on avait maintenant des témoignages précis qu'il avait péri en mai 1940, à Dunkerque, dans les flammes d'un navire anglais.

Au déjeuner de ce jour-là, dans le réfectoire, la professeur de solfège avait apporté à Lise un gâteau couronné de bougies allumées. Tout le monde avait chanté. Le gâteau était fait de pain perdu et de carottes. À l'heure de la prière du soir, la supérieure appela Lise dans sa chambre ornée d'un prie-Dieu de velours rouge, de rideaux à glands et de biscuits de Sèvres, et lui annonça qu'elle devait être courageuse, etc., etc. Lise n'entendit pas la suite du discours, sauf qu'il ne fallait pas pleurer, mais, justement, elle ne pleurerait pas. La supérieure voulut l'attirer contre elle et Lise lutta, raidie, pour lui résister, sans pouvoir éviter de se retrouver le visage enfoui dans les plis de sa robe dont elle associait la puanteur amère à celle de l'urine séchée. À force de s'appliquer, elle parvint à émettre quelques hoquets en forme de sanglots. Tout le monde se montra suave à son égard pendant au moins vingt-quatre heures.

Le lendemain, elle inventa un jeu particulièrement échevelé qui lui valut des remontrances très dures de la supérieure. Celle-ci lui dit que, du ciel où son père avait rejoint sa mère, tous deux la regardaient. Lise la trouva stupide. Ses parents n'étaient pas des espions. Accessoirement, son père ne croyait pas en Dieu : raison suffisante



pour que la supérieure laissât son âme en paix. Quant à sa mère, ne l'ayant pas connue, Lise n'avait aucune notion de ce qu'avait pu être sa vie, spirituelle ou matérielle. Elle-même d'ailleurs, voulant imiter son père en cela comme en d'autres choses, ne croyait pas en Dieu, sauf par brèves bouffées d'émotion, lorsqu'elle avait été un peu trop soulée de rosaires ou de prosternations vespérales. Cette fois, la supérieure parvint presque à la faire pleurer pour de vrai. En sortant de la cellule-boudoir, Lise décida d'être malade.

Quelques heures plus tard, elle était la proie de douleurs aussi violentes qu'imprécises, auxquelles elle finit presque par croire elle-même. Personne ne suspecta la supercherie, d'autant que dans la soirée, après avoir été admise à l'infirmerie, elle fut prise d'une forte fièvre qui, elle, n'était pas feinte. La nuit même, elle délira.

Elle passa à l'infirmerie les vacances de la Toussaint. Durant plusieurs nuits les cauchemars l'assiégèrent. Elle se dressait sur son lit en hurlant, et ses hurlements mêmes ne parvenaient pas à la réveiller tout à fait. L'espace était chargé de menaces atroces, gueules, pinces et faux acérées, tandis que son corps rétrécissait et se dilatait tour à tour. La fièvre tombée, son corps lui demeura flou, incertain, étranger. Elle était sans force. Les religieuses s'inquiétèrent. Tous les deux jours, le docteur venait et l'auscultait. Il étendait une serviette blanche dite à nid-d'abeilles sur sa poitrine nue et y collait son oreille, déplaçant sa tête et lui demandant de respirer fort. Elle ne voyait que ses cheveux gris en broussaille qui lui chatouillaient le menton, elle sentait la tiédeur de sa joue à travers l'étoffe, le poids de sa tête sur sa peau, et elle respirait une odeur d'eau de Cologne qui lui donnait des frissons. Puis il lui enfonçait les doigts dans le ventre, le pétrissant, cherchant les points douloureux, et elle s'appliquait à mettre un peu de logique dans ses réponses. Il l'appelait sa sauterelle. Il parla surtout de croissance, et de repos nécessaire. La mère supérieure décida de renvoyer Lise chez ses grands-parents jusqu'à Noël.

Lise ne connaissait presque rien de la ville où elle avait été mise en pension. Elle y sortait quelquefois pour le bref temps d'un goûter chez une camarade. Elle l'entrevoyait aussi les dimanches matin, quand on les menait deux par deux à la grand-messe dans une église

de béton et de brique, ou encore certains jeudis après-midi, quand, toujours en rangs, elles allaient se promener dans les grands jardins peuplés de cèdres bicentenaires et de vasques de pierre, du haut desquels on découvrait par beau temps, d'un côté une ligne plombée et miroitante qui était la mer, et de l'autre une très lointaine chaîne de cimes neigeuses.

Cette ville lui apparaissait sévère, même si, souvent, la tramontane balayait le ciel et y faisait régner le soleil en maître. Les mois d'été sans vent, l'humidité des murs épais du couvent devenait un refuge contre la chaleur, mais pas contre les moustiques. L'hiver, il arrivait que la pluie tombât une semaine entière. Le couvent n'était pas chauffé, et le seul lieu qui ne fût pas glacial était alors la cuisine et son énorme fourneau noir. Dehors, la pluie ruisselait des platanes dépouillés, formait un torrent trouble au centre de la rue en pente, noyait les façades des vieilles demeures et donnait une allure de fantômes aux tramways jaunes rongés de rouille qui ferrailaient en faisant cliqueter leur sonnette au carrefour proche.

Lise n'arrivait pas à croire qu'il y eût, dans cette ville, une vraie vie, avec des gens, des familles, des fêtes. Par les fenêtres, elle ne voyait que de lourds portails clos. L'été, les volets des maisons d'en face demeuraient fermés pour tenir la chaleur en échec. Même quand ils étaient ouverts, les fenêtres restaient masquées par d'épais rideaux et, la nuit venue, il ne sourdait des façades que de vacillantes lueurs. La mer pourtant si proche était absente : la ville lui tournait le dos. Parfois seulement, quelques bouffées de brume saline venaient rappeler sa présence, mais ce temps marin était justement celui que les religieuses et les élèves natives du lieu détestaient le plus.

Lise parlait davantage aux compagnons imaginaires qui la suivaient depuis sa petite enfance qu'à ses camarades de classe. Elle n'était pas triste. Elle avait des accès de gaieté que les religieuses qualifiaient de folies, et elle jouait des comédies passionnées qui déclenchaient les rires. Mais folies, comédies et fous rires ne s'adressaient finalement qu'à elle-même. Elle pouvait entraîner, passé minuit, tout le dortoir sur les traces d'une chatte en chaleur sous prétexte d'aller sur le toit contempler les étoiles filantes, ou

organiser un défilé au pas de l'oie en faisant le salut hitlérien devant la Sainte Vierge du vestibule, mais les autres n'étaient que figurantes, couleurs de kaléidoscope et bruit de fond. Le reste du temps, elle ne parlait pas. Elle avait de bonnes notes, mais les mauvaises la laissaient indifférente. Elle lisait peu, elle n'avait aucun jouet, nul objet auquel elle tînt particulièrement. Aucune photo de ses parents, non plus. Pourtant, en ce temps de solitude, elle ne s'ennuyait pas.

\*

Elle partit par un matin de pluie. La mère supérieure la mit elle-même au train, en la recommandant à une famille qui occupait tout un compartiment et, comme on se battait aux portières, elle fut hissée par la fenêtre. Quelques jours auparavant l'armée allemande avait envahi la zone dite libre pour faire pièce au débarquement des Alliés en Afrique du Nord. Les gens étaient hargneux comme des chiens battus.

Le trajet prenait des voies de traverse. Le train franchit le Rhône au milieu de la journée et Lise dut attendre, gelée et affamée, une correspondance sur le quai d'une gare où le mistral coupant soufflait des bourrasques de cristaux de neige. La nuit tombait à quatre heures, et ce fut dans l'obscurité grandissante que Lise arriva dans le grand port de guerre où la flotte française venait de se saborder : c'est pour cette raison qu'elle se souvint toujours de la date de ce voyage. Là, elle devait aller prendre, dans une autre gare, la ligne d'intérêt local qui desservait la côte. Elle traversa à pied, sous une pluie de fin du monde, une ville de fantômes. Le petit train partit dans la nuit. Le wagon de bois n'avait que des veilleuses, les voyageurs descendaient dans des stations mortes, elle se sentait perdue : quand le train reprenait sa marche, plus rien n'existait sur terre que le tintamarre de sa carcasse dans les ténèbres opaques, scandé par le halètement de la locomotive. La pluie fouettait les fenêtres où passaient des gerbes d'escarbilles incandescentes. Lise n'était plus qu'un tremblement glacé. Enfin, elle vit sur sa droite une lueur blanche. Elle appliqua son visage sur la vitre visqueuse : la lune filait dans une débandade de nuages. Elle aperçut des reflets : la

mer. À l'arrêt suivant, dans les intervalles de silence laissés par les assauts du vent, les échappements de vapeur et les appels des gens dans l'obscurité, elle entendit le grondement des vagues. La mer était proche, c'était donc l'Escarlène.

Elle se pencha par la fenêtre, reçut une bouffée mouillée d'odeurs marines et végétales, et vit le contrôleur qui longea le train, la sacoche mal arrimée et la démarche chaloupée. Elle le connaissait depuis qu'elle était toute petite. Il était pour elle l'homme-du-train, le génie familial de la ligne : il surgissait comme ce soir-là du néant, entrant parfois dans le wagon au sortir d'un tunnel, glissant sur des espadrilles plus effilochées que celles de Lise, coiffé de la casquette d'un vague uniforme de la Compagnie des chemins de fer de Provence, à la fois rigolard et sagace, scrutant les billets avant d'y planter des coups de poinçon dont le nombre variait incompréhensiblement, consultant parfois d'épaisses liasses écornées de barèmes et d'horaires. Il était maître dans l'art de calculer les horaires « en fonction du retard », et comme il y avait toujours du retard, il était un oracle courtisé. Un personnage au-dessus du commun, en somme, que Lise voyait un peu comme l'égal, dans son genre, de son grand-père Virgile. De ce dernier, il avait aussi l'accent, qui n'était pas le simple « accent du Midi », mais un tissu de nuances et d'intonations intimes et familières qui faisait que Lise était ici chez les siens – ici et nulle part ailleurs. Elle ne sut jamais son nom, on l'appelait le Contrôleur, et plus tard, bien plus tard, il devait sortir de la vie de Lise avec l'ombre du dernier train. Cette nuit, il avait suffi qu'il apparût pour que le monde reprît enfin consistance. Elle lui cria, comme elle avait souvent entendu sa grand-mère le faire, de demander au mécanicien, s'il vous plaît monsieur, qu'il s'arrête au passage à niveau de Pignerol, avant la gare de La Rouquière. L'homme releva la tête pour la dévisager de ses petits yeux noyés dans les rides et lui répondre qu'elle était folle cette petite, que cela faisait longtemps qu'on ne s'arrêtait plus là : depuis le début de la guerre, il n'y avait personne à Pignerol. Enfin *presque* personne. Elle lui dit que ce n'était pas à Pignerol même qu'elle allait, mais à la maison Dore. La maison Dore ? Il se gratta la tête. Il devait tenir à jour dans sa mémoire un genre de portulan des quatre-vingts

kilomètres de côte parcourus chaque jour dans les deux sens, un peu à la manière des anciens navigateurs : une nomenclature bien à lui de lieux qu'il ne visiterait jamais, car il ne s'écartait pas des gares et de leurs buvettes, n'y demeurant que le temps d'un arrêt, d'une manœuvre et d'un échange de nouvelles entre deux verres – oui, il devait savoir par cœur une géographie fondée sur les visages régulièrement retrouvés des voyageurs qui montaient et descendaient toujours au même endroit, venus d'un chemin qu'il voyait se perdre entre les vignes ou les châtaigniers vers des hameaux invisibles, ou d'une bicoque dont il ne connaissait que l'envers, le mur aveugle longeant la voie, et dont il ignorerait à jamais le côté soleil, les volets ouverts sur les cyprès et l'oranger. La maison Dore ? répétait-il. Mais alors elle était la petite des Silvestry ? Il ajouta, se reprenant : la *pauvre* petite, marquant ainsi qu'il était au courant de tout et ne la confondait avec aucune autre. Forte aussitôt de son droit, Lise insista : il voyait bien qu'elle avait raison, bien sûr Pignerol était un arrêt facultatif, mais quand même. Alors ? Alors, dit-il, alors ce qu'il y a, c'est qu'*ils* campent sur le col. Il fila vers la locomotive, Lise le devina qui gesticulait, puis il revint lui annoncer que c'était d'accord mais que le mécanicien le lui avait confirmé : *ils* campaient là-bas, et c'était bien imprudent, mais enfin. J'espère, dit-il encore, j'espère au moins qu'on t'attend. Il siffla, et allez roulez. Un quart d'heure plus tard, au sortir du tunnel, le train freina dans un vacarme de tampons entrechoqués. Lise sauta sur la terre spongieuse et déjà le contrôleur sifflait de nouveau.

Le train évanoui, elle entendit monter le bruit des rafales dans les branches des eucalyptus et la rumeur des vagues en contrebas. De grandes lueurs s'élevaient à travers les broussailles. Le vent lui jeta au visage les odeurs qu'elle attendait, la terre, le maquis, les fleurs, la mer, mais il s'y mêlait des bouffées d'une âcre fumée. Elle regarda les lumières : des flammes s'élevaient à l'improviste, lançaient un flamboiement, se tordaient puis disparaissaient dans des rougeoiements indistincts. La nuit supprimait les distances et le vent agitait tant d'ombres que Lise ne pouvait discerner s'il en était d'humaines. Puis elle entendit une voix qui l'appelait, et son grand-père Virgile fut près d'elle. Elle sentit ses mains sur ses épaules et

sa moustache contre sa joue. Il la souleva de terre, elle s'agrippa à lui, ses bras cherchant son cou, ses jambes de chaque côté de ses hanches, mais elle ne trouvait plus ses points d'appui familiers et il la reposa aussitôt. Tu as trop grandi, Lise, dit-il en soufflant.

Partons vite, Lise, tu vas prendre froid. Son grand-père lui parlait à voix basse, tout contre son oreille, et elle sentait son haleine qu'elle connaissait bien aussi, une haleine qui n'était qu'à lui, le tabac gris, le vin, le pain rassis et quelque chose qui disait déjà la chaleur de la maison. Se penchant encore davantage, il ajouta lui aussi, comme si cela devait expliquer sa hâte : C'est qu'*ils* campent partout.

Cela se passait le 20 novembre 1942, vers les neuf heures du soir. À ce moment-là, Lise n'avait encore vu des Italiens que des ombres.

Le logis des grands-parents de Lise, mi-ferme, mi-bergerie, était adossé à la première pente de la colline, dans l'ombre d'une grande maison de maître que l'on appelait la maison Dore, du nom de ses derniers propriétaires. Le jour suivant, Lise se leva dans le petit matin d'hiver, grande petite fille aux cheveux mal tondus, grelottant dans sa chemise de nuit de finette, pieds nus sur les carreaux, mains rouges crevassées d'engelures, pour entendre son grand-père crier en rajustant ses bretelles sur la chemise sans col qu'il ne quittait pas pour dormir, crier contre la grand-mère qui n'avait pas vidé le seau de toilette et qui avait laissé mourir le feu de la cuisinière, crier contre les réquisitions et le rationnement qui le privait de son café pour commencer la journée, sans oublier que la pauvre petite, si pâle, n'avait pas non plus son lait, crier contre la guerre qui lui avait tué son gendre, pris son fils, prisonnier en Allemagne, et amené les macaronis dans le sillage des boches, crier contre le temps, crier contre le monde, avec des mots que Lise connaissait bien sans avoir besoin de les comprendre, des mots qu'elle devait oublier plus tard pour se rappeler seulement leur violence, des mots à lui, à eux, des mots de ce pays, auxquels sa grand-mère ne répondait que par des soupirs et des petites phrases sans conviction, sur un ton qui tenait davantage de la chansonnette que de la lamentation, car elle était ainsi, sans étonnement et sans tristesse, la grand-mère de Lise que personne n'appelait Célestine, que tout le monde appelait Titine, la Titine, y compris Lise qui l'appelait grand-maman Titine, un nom que longtemps elle trouva naturel, sérieux, beau.

Dans la nuit, ses grands-parents l'avaient prise dans leur lit et elle

y avait dormi heureuse entre leurs corps, recroquevillée sur un cruchon d'eau chaude que Titine lui avait glissé sous le ventre. Et au réveil, malgré le froid qui l'avait reprise, son bonheur ne la quitta pas. Sa grand-mère écarta le rideau, ouvrit sur l'air vif le volet plein qui obscurcissait l'unique porte-fenêtre : le ciel apparut bleu et net au-dessus de la pierre du perron. Les vents de la nuit avaient tout nettoyé. Titine entrechoqua les ronds concentriques de la cuisinière pour rallumer le feu et réchauffa la soupe épaisse. Lise n'avait rien alors contre la soupe épaisse. Sa grand-mère lui dit de mettre ses chaussettes : qu'elle allait prendre du mal, pieds nus. Mais les chaussettes trouées étaient encore à l'état d'éponges. Elle s'assit à la table en face de son grand-père qui taillait dans le pain dur, dur comme celui que d'ordinaire on gardait pour l'âne, du temps où il y avait encore un âne, et sa grand-mère glissa sous ses pieds un morceau de vieille couverture.

\*

C'est à ce moment que Lise entendit pour la première fois, venant du dehors par la porte ouverte, la voix du lieutenant italien.

Le ciel si clair et le vent qui faisait battre les volets. Le grand remue-ménage dans le palmier qui abritait la terrasse de la maison Dore toute proche. L'odeur de la terre, des pins et du maquis mouillés par la tempête nocturne, l'odeur de varech et de sel de la côte proche. Et la voix du lieutenant italien. C'était une voix haut perchée, et il criait à pleins poumons : Patron Silvestry, disait-il, je suis venu te dire d'arrêter de faire des conneries.

Lise regarda son grand-père Virgile. Depuis 1940, lui et son frère, l'oncle Loup, n'avaient pas de mots assez méprisants pour manifester leur haine des Italiens et de leur guignol de Mussolini : tous des bandits, poignardeurs dans le dos de leur sœur latine, la braguette ouverte et le cul plein de cague, chemises noires et caleçons aussi, *uomini senz'onore e moglie senza vergogna*, ils verront comment on les recevra, si un jour ils osent montrer ici leurs faces de sales macaronis. Et puis, maintenant que ce jour maudit était arrivé, maintenant que les Italiens étaient là, que leur armée occupait ce petit bout



de France vaincue que leur laissaient les Allemands, voici que Lise stupéfaite voyait son grand-père sourire, hausser les épaules pour répondre : Entre plutôt, Mario. Il fait froid. Le lieutenant entra, dit bonjour, embrassa Lise sur les deux joues et s'assit devant la toile cirée. Il lui demanda si elle était contente d'être rentrée au pays. Elle répondit que oui, en français, et c'est seulement à ce moment qu'elle se rendit compte que le lieutenant italien parlait provençal.

Ou plutôt qu'il parlait quelque chose qui ressemblait beaucoup à ce que Lise avait toujours entendu parler « à la maison », chez les Silvestry comme chez les Tosellini, les Mascaro, les Lovera, toutes ces familles installées le long du chemin de fer, puis de la route, puis de plus en plus loin dans la montagne, au bout des sentiers, dans les bâtisses et sur les terres abandonnées par le premier exode rural. Tous, garçons et filles, ils avaient bien pu se marier à des jeunes du pays, à l'exemple de Virgile Silvestry lui-même qui avait épousé Titine Romans, native de Collobrières, lui qui était arrivé tout petit du Piémont à pied vers 1890, en passant par Barcelonnette, à la suite de son père qui s'appelait encore Silvestri et qui l'avait prénommé Virgilio. *Suma pasà de sfros per i roc*, il s'en souvenait bien, Virgile, du passage en fraude, par les rochers, avec le reste de la famille, quand il était tout gamin : *L'eru rasca-sun*. Ils appelaient cela du provençal, quand ils ne disaient pas simplement patois sans se soucier de connotations péjoratives qui leur étaient alors inconnues : chacun y avait mis du sien, mais en fait de langue de Mistral, c'était, pour une bonne part, du piémontais.

Et donc le lieutenant italien avait dit quelque chose qui devait commencer par : *Padrùn Silvestri...* Il était plutôt petit, du moins c'est ainsi que Lise, qui elle-même n'était pas grande, le vit dans son uniforme jaunâtre, tête nue, les cheveux noirs, drus et courts s'avancant en pointe sur le front, mal rasé, les yeux noirs aussi, et brillants, mobiles, dont elle sut vite que, quand il venait à les fixer sur quelqu'un, on ne savait jamais s'il se moquait ou quoi. Quand il s'adressa à Lise en français, elle remarqua qu'il s'exprimait parfaitement, qu'il avait même l'accent pointu, comme son père : un vrai Parisien. Il lui dit, c'est donc toi Lise, et il ajouta, en jouant l'étonné, qu'elle ne ressemblait pas à la petite fille qu'on lui avait

décrite, qu'elle était déjà une jolie demoiselle. Elle savait bien pourtant, elle, qu'elle était une enfant, désespérément enfant, enfermée dans sa maigreur dont se moquaient ses camarades, bras comme des allumettes, jambes de sauterelle, moineau, haricot vert, araignée des champs. Il continua, alors te voilà, ça n'est pas trop tôt, ils se languissaient de toi ces deux-là. Ces deux-là souriaient aussi. Quelque chose s'était détraqué.

Le monde était à l'envers. L'armée italienne campait à Pignerol et Virgile pactisait avec l'ennemi. Lequel ennemi tapait maintenant sur la table en criant que cette fois, oui, cette fois il ne se laisserait pas faire, qu'il enfoncerait les portes s'il le fallait, mais qu'il installerait ses hommes dans la maison Dore. Que ses hommes avaient froid, que ses hommes avaient faim, que ses hommes couchaient à même le sol, que leurs tentes, pour ceux qui en avaient, prenaient l'eau. Et qu'il fallait faire vite, parce qu'il avait appris ce matin même au rapport que des officiers, des vrais, des fascistes avec des tas de plumets partout, au chapeau et dans le cul, avaient eu vent de cette grande demeure vide, et qu'ils étaient en train de la faire réquisitionner pour y installer le mess de l'état-major. Le mess ? Un *casino*, oui. Un bordel. Alors c'était ça, ce qu'il voulait, Virgile ? Avoir à deux pas de chez lui ces messieurs qui se la coule-raient douce en tapant sur le piano, en buvant et bouffant comme des cochons, et qui feraient venir des filles du port ? Mais peut-être qu'il n'attendait que cela, Virgile, pour ramasser leurs épiluchures ? Comme ses hommes ? Parce que c'était ça, l'armée italienne, criait de plus en plus fort le lieutenant italien : les pommes de terre pour les officiers et les épiluchures pour les cochons. Ou pour les hommes. Et, bien sûr, beaucoup de fleurs pour les putes, la Sainte Vierge et Mussolini. Et le roi. Sans oublier le roi, l'avorton. Titine se leva pour vérifier si la porte était bien fermée, chassa une poule trop curieuse, alla au placard, en sortit la dernière bouteille de vin cuit et des petits verres. Lise eut le sien.

Sans compter, continua le lieutenant, sans compter que quand ils seront là, ces messieurs de l'état-major, tu verras comme ça sera facile pour toi et tes collègues, de continuer vos petits trafics. Tu crois que je ne suis pas au courant de votre train fantôme ? Tu les

auras sur le dos toute la sainte journée, avec leurs larbins, leurs chauffeurs, leurs flics. De jour et de nuit. Je dis bien : de nuit.

Virgile ne souriait plus, mais ce fut pire. Il soupira : D'accord, Mario. Puisque tu la veux, tu la prends. La maison Dore est à toi. Son ton se fit tragique : C'est la loi de la guerre.

Tu auras tous les papiers en règle, dit le lieutenant. Et ne t'inquiète pas : je t'enverrai trois hommes pour déménager les meubles au premier étage. Nous n'occuperons que le rez-de-chaussée et les celliers.

Après tout, soupira Titine, peut-être que quand ils seront vraiment chez nous, ils n'oseront plus nous voler.

\*

Les trois hommes vinrent l'après-midi même. Après le lieutenant, c'étaient les premiers soldats italiens que voyait Lise. Ils n'étaient pas rasés. Ils étaient jaunâtres et crottés depuis la pointe de la plume effrangée de leur chapeau vaguement pointu jusqu'au bout décousu de leurs souliers cloutés lacés avec de la ficelle. Leur cape était crottée, la crosse de leur fusil était crottée. Leur peau était crottée. Ils parlaient joliment, sans élever la voix. Un peu comme le berger qui passait tous les hivers chez les Silvestry, avant la guerre. L'un d'eux n'arrêtait pas de trembler de froid, et pourtant il faisait un soleil réjouissant à l'abri du vent, sur la terrasse de la maison Dore. C'était un de ces jours rayonnants et doux qui faisaient chanter Lise : maison Dore, maison d'or. Titine avait sorti son gros trousseau de clefs, elle avait ouvert toutes les portes-fenêtres, la demeure avait avalé une grande bouffée d'air marin.

Pauvres enfants, dit Titine. Non, ce n'étaient plus des ennemis.

La maison Dore avait plus de cent ans et c'était une vraie maison de maître. Les Dore, Lise ne les avait pas connus. Ils étaient déjà partis pour les Amériques avant sa naissance. Ils avaient vendu ou loué les terres, et laissé la maison à la garde de Virgile, ainsi que la ferme où il habitait, avec, semblait-il, pour seule tâche précise et peu rémunérée de veiller au bon état des lieux, d'abriter dans les bergeries le troupeau et son berger à leur saison, de s'occuper des

ruches que l'on renvoyait par le train chaque été comme les moutons en Haute Provence. Bien exposée au sud, tapie au fond de la plaine ocre encaissée entre les collines, la maison avait été bâtie de façon que l'on puisse, de la large terrasse carrelée de rouge, embrasser d'un coup d'œil tout le domaine de cultures qui, du temps des Dore, s'étendait jusqu'au mince chapelet de maisons de La Rouquière qui s'égrenait le long de la mer.

Pour Lise, la maison Dore n'avait donc jamais existé qu'inhabitée. Haute de deux étages, elle s'adossait au premier contrefort de la colline, à l'endroit où les vignes cédaient la place aux pâturages ras sous les oliviers, et elle offrait, côté sud, de larges arcs qui s'enfonçaient sous la terrasse en vastes celliers. Elle masquait la bâtisse basse et longue de la ferme des Silvestry et la privait ainsi de presque toute la course du soleil. Toute petite, Lise jouait sur les carreaux brûlants de la terrasse. Derrière les volets fermés des portes-fenêtres dont la peinture brune s'écaillait, elle savait que se lovaient autour des couloirs, au-delà de l'immense salon, des salles vastes et hautes, d'innombrables pièces obscures, des successions de chambres, des boyaux menant aux cuisines, office, buanderie, glacière, soue à charbon, des réduits, des mansardes, des rabicoins, des cabijouris, un dédale doux comme le château de la Belle au bois dormant et terrible comme le donjon de Barbe Bleue. Deux ou trois fois par an, Titine *aérait* l'intérieur. Lise la suivait avec respect dans une pénombre de sous-bois. Elle espérait s'y perdre. Mais jusqu'à l'âge de dix ans elle n'avait pas osé s'y aventurer seule.

Treize ans plus tôt, le père de Lise, qui était, à Paris, un biologiste déjà réputé, avait eu le projet de racheter la maison Dore. Il venait alors d'épouser la fille des Silvestry dans des circonstances dont Lise ne savait pas grand-chose, car la famille parisienne n'était pas portée sur les effusions avec cette enfant d'un mariage aussi rapide qu'inattendu, Titine se mettait à pleurer dès que l'on parlait de sa fille disparue, Virgile détournait la conversation et même l'oncle Loup restait évasif. Puis la mère de Lise était morte de la typhoïde, un an à peine après la naissance de l'enfant : l'eau du puits avait été mauvaise, cette année-là. Quand son mari était revenu de quelque colloque de biologie tropicale au-delà des mers, elle